

and of their possible consequences – and compare them to the promises of the institutional project that I have tried to delineate. This project has the potential of connecting our discipline(s) with tasks of high social and political priority but, despite its emphasis on non-hegemonic cultures, it could certainly not afford to abandon the thematization of Western cultures. For while it is true that these cultures will no longer occupy an intellectual and institutional center (a multicultural program of action, by definition, excludes the existence of such a center), they should be included into a continuous process of exchange and negotiation.

What we can hardly anticipate, however, is the impact of such a transformation on its immediate environment. Would it not encounter the tenacious resistance of more traditionally minded professors and institutions, a resistance that might jeopardize the professional future of younger scholars? How would such a self-substitution of literary studies relate to simultaneous changes in other academic fields inside and outside of the Humanities (and perhaps even to the vanishing of the dualism between Humanities and Sciences)? Would we not lose the (hitherto quiet but vital) support of the extra-academic world as soon as we openly break with the expectation that we are exclusively concerned with the interpretation of literature? Is it not imprudent to think loudly about disciplinary self-substitution in such an environment?²⁶

Rather than dangerous, I think that such questions are highly appropriate in the context of a risk-calculation. This notwithstanding, they may also be motivated by our immodest – and paranoid – dream of a world relentlessly concentrating on discussions that take place in the ivory tower of literary studies. Whenever we seek relief from nagging thoughts about our institutional future, we should actively remember the traditional and always efficient inertia of academic institutions. In a more serious mood, however, one may argue – as many American colleagues in fact do – that, from an ethical point of view, there is simply no alternative to the obligation of adapting our agenda to new tasks as they emerge out of an increasingly multicultural social world. Finally – and regardless of whether we will take up or miss this historical opportunity – we would abandon what is the privilege (rather than the misery) of the academic profession if we let ourselves be prevented from pursuing certain thoughts and arguments because of possible threats that these thoughts and arguments could imply for the unchanged survival of our disciplines.

What we can definitely not afford is too much cautiousness.

Stanford University

WALTER MOSER

Postface: Pas d'euphorie! - anatomie d'une crise

Certes, nous nous sommes plus, Hans Ulrich Gumbrecht et moi-même, à parler de notre "enquête" sur l'état et l'avenir des études littéraires. En réalité, ce n'est pas une enquête scientifique, nous avons plutôt pris modèle sur les "Umfragen" de type journalistique qui avaient cours au début du vingtième siècle. Le résultat est ce corpus de vingt-trois textes de provenance diverse, de longueur différente, de ton varié, d'attitude plurielle. Un ensemble hétéroclite, dont j'espère penser qu'il donne quand même un bon aperçu sur notre discipline, sinon l'heure juste des études littéraires et de ses perspectives d'avenir. En tout cas un ensemble de textes dont la traversée, en tout sens, permet de repérer des lignes de force et des nœuds de problématisation, mais aussi des lieux d'incertitude et des impasses.

Un premier constat: il est bien évident que nous n'en sommes plus à un quelconque âge d'or des études littéraires où, surtout dans la reproduction postcoloniale de l'État-nation, la littérature s'avérait un véhicule idéologique important et efficace pour l'élaboration de nouvelles identités nationales. Nous n'en sommes même plus aux utopies des années '60, évoquées en introduction par Hans Ulrich Gumbrecht. L'Europe sortait de l'après-guerre, il fallait relancer l'élan de la modernité, si malmenée par deux guerres mondiales issues de l'Europe des nations. Les études littéraires étaient alors partie prenante de cette relance, galvanisées par l'ethos révolutionnaire: on allait enfin la faire, la grande révolution! – certes, d'avantage celle des étudiants que celle des ouvriers. Ou du moins portées par l'espoir sérieux de grandes réformes socialdémocrates. Dans ce contexte, on n'avait qu'à donner plus de pertinence politique à l'objet littéraire, en faire un agent transformateur du social, et accorder plus de légitimité sociale à son étude en intégrant les études littéraires dans "l'achèvement du projet de la modernité," formulation inventée ultérieurement par Habermas, mais s'appliquant à merveille aux espoirs des années '60. En outre, une voie parallèle s'ouvre: donner enfin aux études littéraires la scientificité nécessaire – les méthodes formalistes, structuralistes – pour leur faire rattraper le peloton de tête des vraies sciences. En principe la littérature en soi ne faisait pas problème en tant qu'objet d'études. On commençait à peine à se poser des questions sur son statut institutionnel à l'intérieur de l'université, sur la meilleure manière d'organiser et de pratiquer les études littéraires comme discipline (je rappelle, comme exemple, l'émergence du "modèle de Konstanz" qui offrait une alternative au cloisonnement des littératures nationales).

La littérature ne faisait problème que dans la mesure où on pouvait l'accuser d'être élitiste (en réponse, on pouvait élargir son champ et inclure

26 Miranda Paton, a graduate student in the program of History of Science at Stanford, confronted me with this question when we discussed the main arguments of my essay.

des littératures non-élitistes, par exemple ce qu'on appelait alors la "para-littérature", de véhiculer des idéologies rétrogrades (en réponse, on pouvait la soumettre à une critique idéologique), ou de faire le jeu de la (re)production d'identités nationales (en réponse, on pouvait renforcer le comparatisme, l'interrogation théorique qui visait des généralités au-delà des différences nationales, subvertir l'homogénéité du "national" ou encore proposer de nouveaux découpages de l'objet qui ne suivaient plus les frontières nationales des États et cultures).

Mais l'évidence des textes réunis ici ne nous permet pas non plus d'en conclure à la fin de la littérature, à la pure et simple disparition des études littéraires. La mort de la littérature, tant de fois annoncée, n'a pas eu lieu. Bien au contraire, une certaine vitalité est attestée, ici et là, aux études littéraires, un "need for poetry at large" (Perloff) est affirmé. Cette fin n'est pas non plus pour demain. Aucune des réponses ne semble vouloir inclure la littérature dans les visions apocalyptiques que favorise fortement, de nos jours, le cumul des imaginaires du tournant de siècle et de la perspective chiliastique de l'an 2000.

En fait, n'en déplaie aux nostalgiques des grands récits, notre bilan n'en est ni aux grandes visions utopiques ni aux sublimes visions apocalyptiques. Ce qui ne veut point dire, surtout, que le mot d'ordre soit celui d'un *business as usual*. Bien au contraire, quelque chose de soit le bilan découlant de ces vingt-trois réponses, il en ressort que les études littéraires traversent une période de grandes turbulences. Des défis majeurs sont reconnus, identifiés et en partie relevés. Une conscience de bouleversements déchirants et de non-retour se fait jour. Il y a un consensus minimal au fait que des transformations importantes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de notre discipline, nous imposent la nécessité de repenser radicalement sa légitimité, ses raisons d'être, de même que ses modalités de fonctionnement. Ce sont là des enjeux-clés qui n'appellent pas que des ajustements mineurs. Il n'y a certes pas de quoi pavoiser en études littéraires. Il n'est donc que naturel que la tonalité générale de ces réponses ne soit pas euphorique. Mais je n'en conclurai pas pour autant, à l'instar de Hans Ulrich Gumbrecht, que la tonalité dominante en est une de dysphorie et j'aimerais donner une plus attentive écoute aux propositions d'avenir que manifestent les auteurs de ce recueil, à l'intérieur même de leur diagnostic sérieux.

Il y a crise en études littéraires. Le constat de crise est malheureusement devenu un cliché. Faut-il pour autant renoncer à ce constat? – J'aimerais, au contraire, m'attarder brièvement sur la notion même de crise. Il y a lieu de rappeler que cette notion comporte deux versants: un versant négatif qui rend compte d'un processus de disparition, voire de destruction de quelque

chose.¹ C'est la perception de ce versant de la crise, en général, qui génère l'affect dysphorique. C'est ce versant aussi qui donne lieu à la métaphore de la maladie qui prétend souvent rendre compte du phénomène global de la crise tout en ne se référant en réalité qu'à son versant négatif. Je soutiendrai qu'un versant positif fait intégralement partie de la notion de crise: il rend compte d'un processus d'émergence d'une nouvelle forme, d'une nouvelle configuration, voire de la création d'une structure inédite. On pourrait profiter des travaux topologiques qui, sous le titre de "théorie des catastrophes," proposent de penser l'évolution de systèmes morphologiques. La catastrophe n'est en fait qu'un moment d'une telle évolution, elle marque le moment dramatique du versant négatif de la crise. Elle désigne l'instant où une forme entre dans la phase critique de sa transformation, mais cet instant n'est en fait jamais dissociable d'une morphogénèse. Quelque catastrophiques que soient les bouleversements dans l'évolution d'une forme, il y va toujours de métamorphoses, c'est-à-dire de transformation de formes.

Transposé à notre question de l'avenir des études littéraires, cela veut dire que, après une période de relative stabilité, les études littéraires sont entrées dans une période de transformations catastrophiques. Ce qui est certain, c'est que les indices de transformation et de mise en question se multiplient et que les changements s'accroissent. Nous vivons à l'intérieur d'un système, nous pratiquons une discipline dont la transformation s'intensifie et s'accroît. Mais nous ignorons, pour l'instant, ce qui découlera de ces transformations, car il ne s'agit pas d'un objet historique éloigné; il y va de notre actualité historique. Nous nous trouvons à toute fin pratique dans la situation décrite par Robert Musil pour rendre compte de ses contemporains de 1913 qui percevaient la transformation de leur *Lebenswelt* sans toutefois savoir où les mèneraient les bouleversements en cours:

Die Zeit bewegte sich. Leute, die damals noch nicht gelebt haben, werden es nicht glauben wollen, aber schon damals bewegte sich die Zeit so schnell wie ein Reikamel; und nicht erst heute. Man wußte bloß nicht, wohin. Man konnte auch nicht unterscheiden, was oben und unten war, was vor und zurück ging.² (13)

1 Pour la notion de crise je m'inspire du numéro spécial de la revue *Communications* dirigé par Edgar Morin.

2 "Le temps se déplaçait. Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque se refuseront à le croire, mais le temps, alors déjà, se déplaçait avec la rapidité d'un chameau: cela n'est pas d'aujourd'hui. Seulement, on ne savait pas où il allait. Puis, on ne pouvait pas distinguer clairement ce qui était en haut de ce qui était en bas, ce qui avançait de ce qui reculait" (21).

Mutatis mutandis, notre situation en études littéraires présente cette accélération du changement. Mais il est normal que, dans une telle situation, on perçoive plus facilement ce qui disparaît, ce qui ne va plus, que ce qui fait émergence. À moins de s'ériger en prophète – de malheur ou de bonheur. Il est normal aussi que la vie des idées soit plus lestée à suivre le mouvement que la vie des institutions dont les structures sont douées d'un facteur d'inertie considérable. Il n'est donc pas surprenant que plusieurs d'entre nous vivent encore dans des structures – surtout les départements de littérature dites "nationales" – dont l'anachronisme a été relevé à plusieurs reprises. Mais il faudrait aussi observer que bien des activités en cours dans ces vétustes structures, les ont de fait déjà fait éclater.

En matière de prophétie, je ne m'avancerai pas à tirer des prévisions d'avenir précises des textes réunis ici. Il me semblerait prudent, toutefois, étant donné l'ampleur des transformations enregistrées, d'inclure dans les possibles perspectives d'avenir des études littéraires leur disparition, à court ou à long terme, en tant que discipline académique. Une telle disparition ne serait pas synonyme, pour moi, de la disparition de la littérature et d'une activité cognitive, critique, interprétative l'ayant comme objet. Pour cette évaluation de la situation globale émanant de la lecture de notre dossier, je me crois en parfait accord avec Hans Ulrich Gumbrecht. Là où je me permettraï de ne pas le suivre, c'est dans l'évaluation des diverses réactions, des soi-disantes solutions qu'on voit émerger de nos jours dans notre discipline et dans son voisinage immédiat. Je le trouve trop globalement négatif à l'égard de ces réactions, dont l'éventail remarquablement vaste me semble encore relever de la phénoménographie de la crise et demander un regard davantage historique.

C'est peut-être faire trop d'honneur aux études littéraires que de mobiliser pour l'explication de leur crise actuelle la notion koselleckienne de *Sattelzeit*. Mais le fait est qu'elles subissent en ce moment une métamorphose radicale. Et il me paraît logique et normal que, dans une situation pareille, les contours se brouillent, que les grandes lignes se cassent et se fragmentent en des velléités plurielles, que les fausses solutions – chacune prétendant être la bonne et définitive – se multiplient, que les expérimentations foisonnent. Comme Hans Ulrich Gumbrecht, je ne sauterais pas non plus sur tous les trains qui prétendent partir pour l'avenir des études littéraires. Mais je vois dans ce phénomène d'hybridité et d'éclatement une manifestation incontournable de la crise. Et j'ajouterai à l'hybridité encore sa version temporelle, la non-contemporanéité, car des propositions relevant de diverses temporalités, représentant divers moments évolutifs, coexistent aujourd'hui allègrement dans une cacophonie qui peut agacer et amuser à la fois. Il me semble donc que la dispersion et la fragmentation babéliques sont le prix à payer pour la mue d'une discipline. Je les observerai donc pour ce qu'elles

sont, des manifestations d'une crise, pas plus.

Elles manifestent cependant aussi le versant positif de la crise: il y a quête et recherche sur beaucoup de fronts. On cherche le passage du Nord-Ouest de la discipline, beaucoup de bateaux ont pris la mer, beaucoup d'expéditions aboutiront dans une impasse. À mon avis, Hans Ulrich Gumbrecht survole cet affaînement de trop haut, son regard surplombant les fait apparaître trop futiles, voire ridicules. Il a l'avantage de nous faire prendre distance et conscience: de ne pas nous prendre trop au sérieux dans les solutions que nous croyons pouvoir avancer, surtout de nous mettre en garde des grands scénarios de catastrophe-et-rédemption. Mais la déception que peuvent nous inspirer tous ces petits pas, y compris les faux pas, implique-t-elle que nous attendons le grand jour de la Solution ultime et définitive? Encore une fois, en empruntant une formulation de Robert Musil, je me contenterai plutôt, pour l'instant, de solutions partielles.

* * *

Les textes réunis ici montrent à l'envi que les questionnements sont légion, que cela bouge sur beaucoup de fronts. Et partout des solutions partielles sont possibles. Tous les aspects constitutifs de la discipline des études littéraires sont en jeu; faisons l'exercice rapide de les passer en revue:

L'objet "littérature": définition et théorie

Sans objet, pas de discipline scientifique! Mais la littérature existe-t-elle encore? Existera-t-elle à l'avenir? Pas de réponses nettement négatives, mais une pluralité de redéfinitions, essayant de rattraper la transformation rapide de l'objet dans le contexte contemporain. Et on trouve les deux stratégies de définition: dire ce qu'elle est (moins fréquente, car l'esthétique n'a pas la core et la chasse à la littérarité est désormais chose du passé) et dire ce qu'elle fait. C'est de ce côté qu'on trouve le plus gros de l'effort: la littérature semble être désormais davantage un opérateur de la différence que de l'identité (nationale), elle participe de la destruction et création de valeurs et de sens, elle enregistre, entrepose et véhicule tous les savoirs, elle est mémoire culturelle, elle continue à être perçue comme un point nodal, un lieu de densité sémantique dans le monde symbolique, et, en tant que laboratoire permanent, elle peut assumer des fonctions de résistance, subversives, critiques et utopiques.

Mais la tendance générale consiste à insérer la littérature dans un plus vaste ensemble, à opérer un élargissement du champ objectif, au risque calculé de dépasser toute "zone propre" de la littérature et de créer des entités hybrides. Il s'agit alors de dynamiser le jeu de langage de la définition en procédant délibérément à des opérations de transgression, d'établissement de passages

transfrontaliers, de toutes sortes de connexions interactives qui ont pour effet d'ouvrir et de décloisonner le champ. Ou, en d'autres termes, de proposer des définitions relationnelles: la littérature apparaît alors comme essentiellement interdiscursive, interculturelle, intermédiaire, c'est-à-dire une opérativité définie par sa capacité d'établir des liens actifs avec autre chose que la littérature.

Ce qui n'est pas à confondre avec une stratégie encore plus risquée – le risque de toute définition relationnelle consiste à renoncer à la définition essentialiste et à simplement voir s'évaporer l'objet en question – qui, elle, consiste à carrément insérer la littérature dans un plus grand ensemble dont elle est présumée faire partie. Le littéraire fait-il problème? – noyons le poisson dans l'étang du discours social, dans le pool des médias et de la communication, dans l'océan de la culture. La littérature devient alors un discours parmi d'autres, un média parmi d'autres, une pratique culturelle parmi d'autres. Dans chaque cas, on touche, certes, à une dimension réelle du fait littéraire. Aussi toutes ces insertions sont-elles justes, à moins de devenir des identifications exclusives qui auraient pour effet d'effacer la spécificité du littéraire qui est en cause.

Si on dépasse l'affirmation triviale qui consiste à dire que la littérature est un discours parmi d'autres pour montrer que, dans la logique de différenciation fonctionnelle du système discursif, la littérature remplit la paradoxale fonction spécialisée de généraliste parmi les discours, on ne noie plus le poisson. Car on la définit alors par son interdiscursivité, ce qui est certainement une solution partielle intéressante. Si, par ailleurs, on ne s'arrête pas à la découverte également triviale que la littérature est aussi un média – chose qui n'allait pas toujours de soi – et qu'on se mette à explorer sa médialité spécifique, je crois qu'on a à nouveau une problématique qui ouvre des perspectives nouvelles aux études littéraires. Surtout si on accepte de dire B après avoir dit A, c'est-à-dire si on ouvre la vaste problématique des technologies d'écriture, d'archivage et de communication pour en penser l'impact sur les études littéraires. On se trouve alors à affronter un des plus grands défis auquel la littérature fait face aujourd'hui. J'y reviendrai plus en détail. Mais si, finalement, on se contente de dire que, la littérature étant une pratique culturelle, on peut verser tout le dossier des études littéraires dans la nouvelle discipline des études culturelles – qu'est-ce qu'on aura gagné? Telle que je viens de la présenter, l'opération ne relève plus alors des solutions partielles, mais se veut une solution totale et finale. On verse les études littéraires dans le pot-pourri des études culturelles et la chose est réglée! Le problème c'est que ce geste ne résout aucun problème des études littéraires, puisqu'il s'agit d'une pure et simple annexion. L'opération consiste en réalité à évacuer le problème spécifique des études littéraires dans le problème plus vaste des études culturelles.

2. Méthodes

Quand j'ai dit "sans objet, pas de discipline scientifique," je me suis laissé entraîner dans le projet allemand d'une *Literaturwissenschaft*, une science de la littérature qui attache le salut des études littéraires à sa scientificité. Au milieu du xx^e siècle, toute la discipline avait adopté cet idéal et s'évertuait à rattraper, de l'autre côté d'une barrière imaginaire ou réelle, les vraies sciences par des méthodes irréprochables (formalistes, structuralistes, sémiotiques). Heureusement que la langue française nous permet de maintenir l'imprécision du terme "études littéraires" qui n'a pas besoin d'être changé pour permettre aujourd'hui une ouverture sur des traitements du fait littéraire et sur des discours sur le texte littéraire qui ne sont pas exclusivement régis par une épistémologie scientifique.

Le maintien de ce terme permet surtout d'y inclure des discours autres qu'universitaires, plus journalistiques, plus essayistes qui ouvrent les études littéraires à un plus vaste espace public. Il admet l'inclusion de commentaires et de réflexions faits par les auteurs eux-mêmes; énoncés sans bénédiction institutionnelle, qui ne sont d'ailleurs pas les moins intéressantes parmi les "études littéraires." Une telle ouverture permet aussi de rejoindre le fait littéraire dans les lieux publics où il circule. Il ne s'agit pas seulement de la rue au sens propre du terme – comme le rappelle un des auteurs du dossier – mais aussi de l'autoroute électronique dont l'impact sur les études littéraires n'a évidemment pas fini de se faire sentir.

Mais en tant que discipline, les études littéraires ne sauraient se passer de méthode. Or ce n'est pas ce qui manque. On constate plutôt qu'il y a pléthore de méthodes, éclatement du champ méthodologique, qui va des approches traditionnelles philologiques à toutes les versions de méthodes empruntées à des disciplines voisines. Mais, avec le tournant linguistique et surtout textuel en sciences sociales, le champ des études littéraires, de récepteur, est passé à donateur en matières de méthode, en particulier pour la question de l'interprétation de la loi en droit. Ce serait là une des rares éclaircies remarquées au ciel par ailleurs plutôt assombrie de notre discipline.

Ce qui ressort très nettement de ce dossier, c'est le postulat d'aborder le fait littéraire historiquement. Cela veut dire que, lors de l'exploration d'un phénomène littéraire, soient considérées, au-delà de l'objet textuel, les pratiques qui l'entourent et surtout aussi la culture matérielle dans laquelle il se trouve toujours enchassé. Cette approche sérieusement historique illustre d'ailleurs l'expansion du champ objectal dont il a été question. Ainsi, l'exigence d'une approche résolument historique implique un intérêt marqué pour les situations concrètes, dans leurs dimensions spatiales, temporelles et sociales, ce qui éloigne les études littéraires d'une priorité accordée auparavant à la généralité théorique.

La médiation entre présent et passé, traditionnellement attribuée au

texte littéraire, trouve désormais une formulation plus paradoxale quand il est question de l'impossible et nécessaire tâche de franchir le gouffre du passé, mais aussi de la déchirure d'horizon que peut opérer le texte littéraire passé qui fait irruption dans le présent.

3. Le cadre institutionnel

Parlons-nous d'une discipline universitaire, exclusivement universitaire? Non – je viens de faire état du souhait de lui voir atteindre un plus vaste public, de la voir présente dans un plus ample espace public.

Mais, à l'intérieur de l'université aussi cela bouge. Pour commencer il y a un malaise généralisé quant à l'organisation institutionnelle des savoirs dans le domaine littéraire. C'est là un des souhaits, presque déjà un constat, les plus souvent formulés: il faut en finir avec les départements de littérature nationale. Leur existence représente un anachronisme et fait obstacle aux nouvelles orientations qu'on souhaiterait donner aux études littéraires. Mais il y a moins de consensus quand il s'agit de trouver un nouveau découpage et de nouvelles structures institutionnelles pour encadrer les futures études littéraires: des départements de littérature générale, comparée? Ou faut-il se débarrasser de la structure départementale tout court, conçue de toute façon pour accueillir des disciplines, et insérer les études littéraires dans des instituts, des centres d'études de recherche et d'enseignement rendant possible la plus grande interdisciplinarité, voire la transdisciplinarité? Une telle restructuration irait de pair avec l'expansion du champ objectif de l'objet littéraire qui serait alors abordé exclusivement dans sa dimension relationnelle et interactionnelle. Elle prendrait le risque de ne plus avoir d'assise institutionnellement propre, plus de *home ground* disciplinaire dans l'institution et serait, de ce fait, désignée comme victime des prochaines coupures budgétaires....

4. Histoire de la discipline

Aucune discipline ne peut se passer de sa propre historiographie qui lui permet de se légitimer par la durée qu'elle peut ainsi se donner. Elle s'offre un récit généalogique et surtout une origine, aussi éloignée dans le temps que possible. Si l'existence de l'objet littéraire, dans cette représentation historique, semble souvent trouver ses racines dans un *in illo tempore* plutôt mythique qu'historique, l'origine de la discipline par contre est bien situable. Ayant partie liée avec l'émergence de l'État-nation moderne en Europe, son origine coïncide avec la construction de cette institution dont elle est donc à la fois le corollaire et à son tour une institution subsidiaire. D'où l'incontournable eurocentrisme attaché à la discipline. La question – angoissante pour certains – qui se pose aujourd'hui est la suivante: les études littéraires survivront-elles

au projet de l'État-nation et à son programme de la fabrication d'une identité culturelle nationale?

Or, paradoxalement grâce à ce programme initial, la discipline a bénéficié comme d'un sursis inespéré. C'est que le processus de décolonisation qui a duré presque deux siècles et qui, en certains endroits est encore en cours, s'est déroulé selon la double logique qui consiste à rejeter en copiant l'autorité coloniale. Ce qui fait que, plutôt que de rejeter la discipline eurocentrique des études littéraires, on l'a importée et reproduite encore et encore! Chaque État-nation émergent du processus de décolonisation avait logiquement besoin d'une "littérature en émergence" et s'empressait de lui donner un cadre institutionnel solide pour qu'elle puisse, au plus vite, remplir la noble tâche d'exprimer l'esprit national ou, du moins, d'assumer une fonction maïeutique dans le processus de maturation menant à sa parousie ultime. À l'occasion, bien des chercheurs littéraires sérieux se sont vus coiffer du bonnet de fonctionnaire d'État. Par moments, on aurait dit que, dans leur reproduction postcoloniale, les études littéraires ont atteint un stade de plus grande pureté quant à l'idéologie de l'identité nationale que lors de leur production initiale. Ou seraient-elles devenues, à cet égard, la caricature de leur propre passé?

Le résultat est cependant intéressant, car, tout en s'exécutant dans le rôle assigné, la littérature a joué de mauvais tours à son maître institutionnel. Car elle s'est plue à activer son potentiel de désobéissance, de subversion, de résistance dans lequel certains voudraient voir sa nature intrinsèque. Le fait est qu'elle s'est avérée n'être pas seulement un agent idéologique efficace mais aussi un parasite de la modernité. La littérature – un double agent? En tout cas, pour l'État-nation, elle est devenue un morceau indigeste qui lui est resté de travers dans la gorge. Par exemple, au lieu de faire le jeu du *melting pot*, elle s'est mise à faire le jeu du multiculturalisme. Quoi qu'il en soit, il était évident que le tout de la littérature ne pouvait pas se réduire à ce qui intéressait, au début du 19^e siècle en Europe, les commanditaires-fondateurs des études littéraires. La littérature ne se laisse pas si facilement embrigader.

À bien des égards, il en ressort un dilemme pour les représentants des études littéraires: fallait-il rester fidèle au commanditaire et faire entendre raison à la littérature, ou jurer fidélité à la littérature, c'est-à-dire faire de son potentiel d'insoumission une vertu et la célébrer? Il est vrai que le dilemme ne se présente que rarement de manière aussi tranchée, mais je crois que nous en sommes encore là. Et il en découle une question d'avenir inquiétante: est-il possible aujourd'hui de couper l'histoire de la discipline de sa raison d'être initiale – dans ses versions européenne et postcoloniale – et inventer aux études littéraires une autre légitimité, qui pourrait se situer dans ses fonctions critiques, expérimentales, de possibilisation du réel? C'est ce qui, dans le dossier, a été présenté comme un détournement d'objectifs. Si on situe la même question à un niveau bien plus terre à terre, elle se lirait à peu près

comme suit: l'État-nation, qui finance les universités dans la plupart des pays, a-t-il un intérêt à financer les études littéraires, si elles rompent le contrat de service du moins implicite qui devrait lui garantir des ristournes idéologiques? Ou encore, pour un esprit particulièrement pragmatique en études littéraires qui veut donner une chance de survie à sa discipline, cela reviendrait à la devise qu'il ne faut pas verser le bébé avec l'eau du bain.

* * *

Pour cette dernière partie, je reviendrai sur deux ou trois questions plus spécifiques que je voudrais traiter en agrandissement, car il me semble que c'est en elles que se joue aujourd'hui exemplairement l'avenir des études littéraires. Je continue à m'appuyer sur les données de notre dossier, mais me permettrai désormais davantage de donner voix à mes propres opinions sur la question.

1. Le global et le local

Nous avons formulé une question au singulier: y a-t-il un avenir, quel est l'avenir des études littéraires? – Nous avons reçu des réponses au pluriel. Après lecture du dossier, il s'avère qu'il y a en fait une pluralité d'"avenir" des études littéraires. La question sur leur chance de survie se met au pluriel en fonction des lieux où elle est posée. Et en fonction de son application à des locations différentes.

Implicitement, notre question avait opéré une globalisation des enjeux et de la discipline à laquelle elle s'adresse. Dans sa formulation elle implique qu'il y a, autour du globe, une seule discipline appelée "études littéraires" et que cette discipline subit partout et en même temps à peu de choses près le même sort, qu'elle suit une histoire globale, tout en admettant des variations locales. C'est du reste dans ces présuppositions que se manifestent indirectement des relents d'eurocentrisme que nous reproduisons malgré nos respectives carrières internationales, mais probablement à cause de notre formation européenne. À partir de notre propre location euraméricaine, nous avons cependant tenu à obtenir un éventail de réponses suffisamment important de locations différentes pour vérifier notre hypothèse implicite de globalité de la question.

Or, l'évidence des réponses nous a donné tort en ce qui concerne les présuppositions de notre question. Elles montrent que l'avenir des études littéraires est localement très différent, que les réponses varient sensiblement en fonction de leur location. Pourrait-on aller jusqu'à dire que, au moment où la mondialisation économique, puis culturelle, s'impose de plus en plus globalement, la discipline littéraire se diffracte en des histoires locales? Je ne

l'affirmerais pas aussi radicalement, car ce qui fait la différence locale – au Brésil, au Japon, en Afrique du Sud, en Europe, en Amérique du Nord – c'est la manière dont l'héritage commun des études littéraires rencontre chaque fois des données et priorités locales spécifiques.

La réponse sudafricaine est à ce sujet la plus éloquente, probablement parce qu'elle nous présente un dossier à chaud, marqué par l'actualité immédiate d'une transformation politique radicale qui s'avère révélatrice de tous les enjeux des études littéraires, et les amène en quelque sorte à fleur de peau. Ni les stabilités professionnelles ni les inerties institutionnelles ne jouent plus, tout est à expliciter, à redéfinir. Je ne m'attarderai pas longuement sur le cas, Hans Ulrich Gumbrecht en a fait le tour dans l'introduction. Étonnamment, il semblerait que ce n'est pas l'héritage eurocentrique (les études littéraires sont un instrument idéologique au service de l'État-nation) qui est en cause, mais c'est plutôt le contenu de l'identité nationale qui a changé: si la politique de l'apartheid permettait aux *Settlers* d'importer et imposer toute la structure européenne des philologies nationales, vers quelle identité nationale la majorité des Africains va-t-elle pouvoir orienter les études littéraires? Sur quelle(s) langue(s) et culture(s) centrer la construction du nouvel État-nation? Ou, solution encore plus radicale, non sans fondement dans les réalités culturelles: faut-il renoncer aux études littéraires tout court et les remplacer par exemple par une ethnologie ou une anthropologie qui rendrait compte des traditions culturelles autochtones?

Il se donne que cette radicalité de la question rejoint certaines positions qui se font jour dans le "Vieux Monde," bien que pour des raisons différentes. Mais d'autres n'ont de fondement que dans le local et dans sa conjoncture actuelle et se trouvent alors déphasées par rapport aux enjeux soulevés ailleurs sur le globe.

La réponse japonaise également est tributaire d'une actualité locale très particulière, mais finit par rejoindre, avec la problématique de la *agency* des études littéraires, des enjeux d'intérêt général. Je me pencherai encore un moment sur le cas brésilien, car il soulève une question de non-contemporanéité intéressante. Il y a de la conceptualisation des petites littératures dites dépendantes. On y a appliqué le schéma européen moderne: évolution linéaire et progression symbolique dans le processus de maturation de son véhicule littéraire. Mais ceci au prix de se voir considérer au miroir de la métropole européenne comme un clone dépendant et obéissant. Pour sortir de ce schéma perçu comme réducteur, et pire encore comme passant sous silence, sinon réprimant beaucoup de faits réels de la littérature brésilienne, on propose le recours à un concept postnational, voir transnational: la *Weltliteratur*. Intégrée dans ce concept, la littérature brésilienne aurait accès au dialogue démocratique, à un jeu d'influences réciproques entre les littératures nationales – grandes ou petites, de l'Ancien ou du Nouveau Monde.

Une espèce de Nations Unies littéraires. Mais que faire des implications historiques et idéologiques que le concept de *Weltliteratur*, même passé au vernis de la mondialisation médiatico-culturelle contemporaine, continue à avoir? La non-contemporanéité consiste dans ce cas dans le fait qu'un très vieux concept, tombé en désuétude pour de bonnes raisons, semble pouvoir ressurgir pour régler un problème très actuel et très local.

2. La médialité de la littérature et les nouvelles technologies

Une chose qui est aujourd'hui de notoriété publique ressort de ce dossier avec toute l'acuité nécessaire, et en ceci il enregistre un des *predicaments* des études littéraires de nos jours: un des plus grands défis lancés à la littérature vient aujourd'hui de son statut médial et de l'émergence de nouvelles technologies. Les deux questions sont d'ailleurs reliées l'une à l'autre, la médialité étant partiellement une fonction des possibilités techniques. Sans adhérer aux thèses réductionnistes du déterminisme technologique (chaque révolution technique instaure une nouvelle culture) et de l'évolutionnisme linéaire ("ceci tuera cela": les paradigmes technico-culturels se suivent dans une séquence simple sans chevauchement ni hybridité), nous devons nous interroger sur ces défis qui façonnent de manière décisive l'avenir des études littéraires.

Il n'y a pas de risque à affirmer que nous assistons à un véritable changement de paradigme culturel: le paradigme de l'écrit et de l'imprimé cède la place au paradigme de l'audio-visuel. Il serait plus prudent, cependant, de parler d'hégémonie, ce qui permet de penser une dominance d'un paradigme sans l'élimination, plutôt avec la subordination d'autres paradigmes qui peuvent donc rester actifs, bien qu'inclus dans une nouvelle hégémonie.

Le paradigme qui se trouve sur sa pente déclinante est donc celui de l'écrit et de l'imprimé. Cela ne veut point dire, cependant, – plusieurs auteurs du dossier l'ont rappelé – que le livre serait en voie de disparition. Il a été rappelé, au contraire, que la production et la circulation d'imprimés ne cesse d'augmenter. Mais cela veut dire que l'imprimé a désormais un concurrent redoutable. Cette menace concrète et urgente contre ce qui semblait être historiquement la base technique et médiale de la littérature, a eu un premier effet intéressant en études littéraires.

Depuis peu de temps, les études littéraires mènent une réflexion suivie sur la médialité de la littérature. On dirait que la médialité de la littérature a été découverte maintenant qu'elle est menacée dans ce qui semblait "aller de soi." Il faut préciser cette affirmation, car il ne s'agit pas d'une découverte à proprement parler. Le texte littéraire a toujours déjà thématisé sa propre médialité (la surface d'inscription, les systèmes d'inscription, l'acte d'écrire, le livre-objet, les aléas de la communication, la médiation du réel dans le texte

littéraire, etc.), tandis que les études littéraires, elles, l'ayant prise pour acquise, l'ont ignorée pendant bien longtemps. Cette "découverte" va de pair avec une théorisation accrue de l'écrit et de l'écriture, donnée centrale de ce qui définissait jusqu'à il y a peu de temps la dimension médiale du fait littéraire. En fait, nous sommes témoins d'un intérêt accru, presque obsessionnel pour l'écrit. Faut-il lire cet intérêt comme le symptôme d'une espèce de *Spätzeit* de la culture scripturaire? Selon la logique de l'oiseau d'Athènes qui prend son envol au crépuscule seulement? Quoi qu'il en soit, nous assistons en fait depuis quelque temps à une prise de conscience théorique, accompagnée de beaucoup de recherches historiques sur ce type de culture. Nous prenons ainsi conscience du fait que, insérée dans le contexte plus vaste de l'histoire culturelle, la littérature n'est qu'une manifestation parmi beaucoup faisant partie d'un ensemble complexe qui inclut l'archivage écrite, l'appui des secteurs juridique et législatif sur l'écrit, le recours indispensable des administrations, voire des bureaucraties à l'écrit. Bref, l'émergence de l'État moderne intrinsèquement reliée à celle du média écrit. Évidemment, l'effet et l'efficacité de l'écrit se sont sensiblement accélérés et multipliés suite à l'invention de l'imprimerie.

La littérature est tributaire de ce paradigme de l'écrit, elle a connu sa gloire entre autres grâce à l'imprimerie, au livre et à d'autres technologies de la production et de la diffusion de textes écrits. Faut-il en conclure que la fin de sa médialité imprimée, le développement de nouvelles technologies sonne son glas? L'entrée dans l'ère post-Gutenberg annonce-t-elle la fin de la littérature, et ceci pour des raisons bien plus matérielles que celles alléguées par Hegel pour la fin de l'art?

Le fait est que, depuis quelques décennies, nous assistons au développement accéléré de nouvelles technologies qui ont un impact sur nos médias. Avant l'alphabétisation, notre culture s'appuyait massivement sur la présence de l'image et sur l'oralité. Nous observons aujourd'hui un retour en force de l'image, d'une culture visuelle et plus particulièrement picturale. Il s'agit plus exactement d'une picturalité combinée avec une oralité secondaire: l'audiovisuel. L'image était supportée, c'est-à-dire produite, reproduite et diffusée d'abord de manière analogique (photographie, film, photocopie). Mais transférée de plus en plus vers une technologie électronique de type digital permettant de numériser avec le même support technique image (fixe et mouvante), son, parole et écrit, l'audio-visuel est devenu un multimédia qui ne connaît presque plus de limites. On peut désormais réaliser des possibilités dont on avait à peine osé rêver sous le régime de l'imprimé.

Une de ces possibilités consiste à rendre l'écrit indépendant de son support papier. Nous produisons, reproduisons, diffusons et manipulons quotidiennement des textes électroniques. Il s'agit là d'une circulation de textes qui n'ont plus besoin d'être imprimés. Ils s'inscrivent sur l'écran où nous pouvons les lire. Le plus révolutionnaire c'est que cette technologie est

individualisée (l'ordinateur personnel) et mobile (l'ordinateur portable). À première vue donc, la médialité de la littérature a connu une expansion sans pareil, l'écrit étant d'un accès bien plus général que dans la galaxie Gutenberg. Cela ne veut cependant point dire que la fin du livre est arrivée, bien au contraire, on n'a jamais produit autant de livres qu'aujourd'hui. Mais cela veut dire que le livre a reçu un concurrent sérieux dans ce que la mise en marché des ordinateurs personnels et portables a choisi d'appeler le *power book*.

Tout compte fait, il y a donc plus de choses écrites, dont aussi de la littérature, qui circulent aujourd'hui. Il est vrai que qui manipule des textes sur écran, doit se passer de l'objet "livre," de sa "choséité" pratique et sensorielle, dont nous avons contracté une longue habitude. Mais l'ordinateur a aussi sa "choséité" (thingness): le boîtier, le clavier, l'écran, sa luminosité, ce sont autant d'aspects qui interpellent nos sens et parlent à notre corps. Mais le plus étonnant avec le *power book*, c'est que sur son écran vide peuvent s'inscrire potentiellement tous les livres. Tous les textes peuvent se dérouler sur cette "page" lumineuse vide qu'est l'écran. Les limites ne sont imposées que par la capacité de stockage de l'ordinateur, capacité qu'on appelle erronément sa "mémoire." Et cette capacité, comme nous le savons, est en train de dépasser rapidement toutes les limites.

Il est vrai qu'une telle performance n'est possible qu'au prix d'une certaine dématérialisation propre à la technologie électronique. Mais cette dématérialisation est à l'origine d'une autre performance encore plus révolutionnaire: la télécommunication des textes. Les ordinateurs peuvent être mis en réseau, et grâce à Internet cette connexion a atteint des dimensions mondiales. De la sorte, cette technologie nous offre désormais des possibilités totalement inaccessibles à la technologie de l'imprimé: les textes peuvent circuler et franchir toute distance sans délai temporel, sans transport de leur support papier. Cette télé-présence, immédiate, mondiale et multimédiale crée un espace de communication qui est à la fois privée et public – un auteur parle de la "vidéo-sphère."

Mais gardons-nous d'en conclure trop vite à une démocratisation amenée miraculeusement par les simples possibilités techniques du média. Certains auteurs du dossier manifestent des doutes à ce sujet: il y en a un qui parle plutôt d'un *panopticum*, un autre rappelle – à partir d'une location latinoaméricaine – que le nouveau média n'est pas exempt de stratifications hiérarchiques. D'abord ce n'est pas tout le monde qui a accès aux bienfaits de ce média dont l'utilisation demande soit des investissements soit des cotisations non-négligeables. Ensuite, la plupart d'entre nous ne sommes que des utilisateurs plus ou moins habiles (un auteur utilise le jeu de mot de *user*), et dépendons donc de techniciens, de programmeurs, de spécialistes de l'informatique pour fonctionner efficacement. Pour la plupart des *users* la

numérisation électronique relève de la magie: cela fonctionne mais on ne sait ni comment ni pourquoi. Sans parler du fait que l'électronique a besoin d'électricité pour fonctionner et ne pourrait donc pas remplacer le livre légendaire qu'on emporte sur une île déserte.

Il est évident que toutes ces réalités techniques et médiales ont et auront un impact important et sur la littérature et sur les études littéraires. Et ceci dans leurs modes de production, diffusion et réception. Mais n'en concluons pas d'emblée à un impact exclusivement négatif, même s'il est certain que le texte électronique assume certaines des fonctions traditionnellement assumées par le texte imprimé. Cette restructuration en cours a, elle aussi, ses deux versants: elle bouscule les habitudes de travail des habitués de l'imprimé et plus particulièrement du livre, mais elle ouvre aussi des possibilités inouïes. Il ne faudrait donc pas précipitamment conclure à la mort et disparition de la littérature à cause de ce changement important. Bien au contraire, elle ouvre tout un champ important à explorer en études littéraires. Il faudra étudier l'impact des effets de dématérialisation, d'accélération, de mondialisation. Quelques pistes de recherche ont été indiquées dans ce dossier: examiner ce qu'on appelle "la mort de l'auteur" et la résurrection d'un sujet doué de *agency* dans le rôle d'utilisateur. Ou encore: l'effacement de la différence entre auteur et utilisateur vu que la lecture est désormais à peine dissociable de l'écriture étant donné la facilité de stocker et de réutiliser ce qu'on a lu. Il faudra aussi explorer l'impact des capacités presque illimitées de stockage de données: constitueront-elles une puissante mémoire culturelle, activeront-elles la mémoire humaine, ou auront-elles plutôt l'effet d'un oubli puisqu'on ne fait qu'enterrer dans son ordinateur les données qu'on veut posséder? Une autre tâche qui en découle pour les études littéraires: analyser le décloisonnement du national qu'opère nécessairement un média si ouvertement transnational et multiculturel.

3. Fonctions de la littérature dans le contexte culturel contemporain

Malgré tout, donc, la littérature ne semble pas vouloir disparaître. Elle montre au contraire des signes non seulement de pouvoir résister à l'assaut de nouveaux médias, mais même de pouvoir profiter des nouvelles possibilités créées par l'explosion technologique. Elle s'adapte à la nouvelle situation tout en maintenant une spécificité de discours spécialisé et en acquérant de nouvelles fonctions. Les phrases qui précèdent pourraient être lues comme un plaidoyer conservateur pour les études littéraires. Je plaide en fait pour un avenir, mais un avenir où les études littéraires auront à faire face aux bouleversements que je viens d'esquisser, un avenir où elles auront à répondre à de multiples défis et carrément à se réinventer. Je ne suis donc pas de ceux et celles qui optent pour la "rédemption" des études littéraires par l'avènement des études

culturelles moyennant une opération qui verrait une problématique particulière être absorbée dans un problème général.

En fin de parcours, voici donc quelques tâches et fonctions que les études littéraires auront à affronter et développer. Pour commencer, il faudra redéfinir ce qu'on appelle en anglais la *literacy*. Ce terme désigne la compétence qu'acquiert un sujet dans le contexte d'une hégémonie culturelle donnée. Plus exactement le mot de *literacy* marque le stade où cette compétence était attachée au monde des lettres et à l'hégémonie de l'imprimé. Il faudra désormais détacher *literacy* de son lien exclusif avec le monde de la lettre, inscrit étymologiquement en lui, et l'élargir en le transposant à des domaines de compétence autres que ceux basés sur la lettre. Parler de *cultural literacy*, comme l'a proposé Wlad Godzich, c'est y inclure, entre autres, la compétence de manier – du moins en tant que *luser* – la technologie digitale.

Ensuite, il y aura nécessairement un élargissement du champ des études littéraires à opérer. Ceci en rapport et en accord avec la définition relationnelle de l'objet littéraire que nous avons discutée plus haut. Une telle approche de l'objet s'avère désormais constitutive de la discipline qui aura à situer la littérature parmi les discours, les médias, les pratiques culturelles, les technologies de l'archivage et de la communication. Ce champ devra également comprendre les rencontres entre le même et l'autre (social, culturel, etc.) sans solution d'exclusion ni d'assimilation. Les études littéraires seront, selon un des auteurs du dossier, un lieu de dissensions (*dissensus*) où s'articulent des incommensurabilités, des impossibilités sans qu'on glisse dans la logique de l'État-nation qui est celle des guerres de culture, ou de la guerre tout court.

Aussi, le spécialiste en études littéraires devra-t-il être capable de penser la complexité de l'arrimage des systèmes: de discours à discours, de savoir à savoir, de média à média, de culture à culture. En conséquence, il faudra inventer des stratégies de recherche et des activités pédagogiques qui reflèteront ces complexités. Ce qui mènera automatiquement à la mise en question de l'organisation institutionnelle des savoirs dans notre domaine: plusieurs auteurs du dossier ont d'ailleurs prédit la disparition de l'organisation par unités de littératures nationales.

En vertu de ces orientations générales, voici trois des chantiers particulièrement actifs en études littéraires:

Redéfinir la spécificité du fait littéraire

Il faut revenir sur la question de la représentation dans le discours littéraire. Certes, la textualité littéraire n'est pas réductible à de la transitivité; le texte littéraire ne saurait être ramené à la fonction de document qui parle du social, du politique, de l'économique, du pouvoir, etc. et qui s'effacerait une fois le contenu véhiculé. Mais, en lui ne s'opère pas non plus une

annulation pure et simple de la fonction représentationnelle. D'autres aspects importants de cette spécificité ont été mentionnés dans le dossier: la littérature comme point d'intersection interdiscursif du système des discours, comme point nodal de la culture, la littérature comme laboratoire permanent, comme appartenant à une culture expérimentale orientée vers l'avenir. Ce qui maintient ce qu'on appelait autrefois la fonction utopique du discours littéraire et rejoint la compréhension constructiviste de la fiction comme une activité discursive, transposable à l'audio-visuel, qui expérimente avec de nouvelles définitions de la *Wirklichkeitsnorm* (Luhmann).

La littérature et l'intermédialité

Nous avons vu que la littérature participe en ce moment de différentes médialités. Cette situation particulière la rend intrinsèquement intermédiale, ce qui crée une situation propice pour que d'une part les études littéraires réfléchissent sur la médialité de leur objet, dans le passé et dans le présent. D'autre part cela place les études littéraires dans une position privilégiée pour participer activement à une réflexion qui s'amorce à peine sur l'intermédialité. Cette nouvelle problématique comporte évidemment une réflexion théorique sur la notion même de média, elle s'intéresse à la définition de différents médias, mais surtout à leur interaction et à l'opération d'un transfert, d'une traduction entre différents médias. Moyennant cette problématique, les études littéraires peuvent rejoindre une interrogation encore plus vaste en ce qui concerne la dimension anthropologique de notre dépendance des médias.

L'interface entre le verbal et le pictural

Étant donné l'hégémonie de l'audio-visuel qui s'installe dans notre société, une intermédialité particulière qui s'annonce décisive pour la littérature est celle qui s'établit entre la culture de l'image et le langage verbal, oral ou écrit. Étant exposés en permanence à des images, nous devenons des consommateurs d'images à haute dose, que nous le voulions ou non. Deux particularités de cette culture de l'image et surtout de l'image mouvante (film, vidéo, télévision) sont l'intensité d'interpellation esthétique et la vitesse. Le langage verbal joue un rôle indispensable de médiation par rapport à cette pléthore d'images. Cette médiation prend en particulier deux formes: il peut ralentir le flot d'images en le rattrapant dans le langage, en traduisant la vitesse de l'image en la lenteur de la parole ou de l'écrit. Et il peut faire parler l'image, ou parler de l'image, dans les deux cas il s'agit d'une sémantisation du pictural. Une des grandes questions d'anthropologie herméneutique qui se pose à nous aujourd'hui consiste à savoir si les images peuvent produire du sens, peuvent recevoir un sens socialement pertinent sans la médiation langagière.

Or, la littérature peut jouer un rôle capital en occupant le lieu de cette interface de multiples manières. Elle peut d'abord simplement représenter la présence massive de l'audio-visuel dans notre *Lebenswelt*, en nous offrant des récits de l'expérience qui est la nôtre. Elle peut ensuite offrir des verbalisations d'images, fixes ou mouvantes, que la rhétorique reconnaît sous le nom technique de l'ekphrasis. Elle peut finalement interroger, analyser, critiquer ces images, ou en parler de manière à amorcer le travail de leur verbalisation et conceptualisation qui les rend socialement accessibles et communicables en-dehors de leur performance picturale immédiate. C'est dans une telle verbalisation que peut s'articuler, comme dans un après-coup par rapport à la présence picturale, une réflexion sur l'image, sur sa pertinence et sur les sens que la société veut lui attribuer. Aujourd'hui la littérature remplit de plus en plus ces rôles et fournit donc aux études littéraires un matériau de choix pour participer à une réflexion critique sur la dominance de l'audio-visuel dans notre contemporanéité culturelle.

Université de Montréal

Works Cited / Ouvrages cités

- Adams, Henry. *The Education of Henry Adams: An Autobiography* (1907). Cité d'après l'édition de Boston: Houghton Mifflin, 1918.
- Agamben, Giorgio. *The Coming Community*. Trans. Michael Hardt. Minneapolis: U of Minnesota P, 1993.
- Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London: Verso, 1991.
- Appia, Kwame Anthony. *In my father's house: Africa in the philosophy of culture*. New York & Oxford: Oxford UP, 1992.
- Auerbach, Erich. "Philology and Weltliteratur (1952)." *Centennial Review*, 13:1 (1969).
- Baldwin, Michael, Charles Harrison et Mel Ramsden. "On Conceptual Art and Painting, and Speaking and Seeing: Three Corrected Manuscripts," *Art - Language*, N.S. 1 (1994). 30-60.
- Barthes, Roland. *Mythologies*. New York: Farrar, Strauss and Giroux, 1978.
- Bassnett, Susan. *Comparative Literature: A Critical Introduction*. Oxford: Blackwell, 1993.
- Bhabha, Homi, ed. *Nation and Narration*. New York: Routledge, 1993.
- . *The Location of Culture*. London & New York: Routledge, 1994.
- Borges, Jorge Luis. "Del rigor en la ciencia." In *El Hacedor*. Buenos Aires: Emecé, 1960.
- Brown, George Spencer. *Laws of Form*. Réimpression de la 2^e édition, New York: Cognizer Company, 1979.
- Burke, Kenneth. *A Grammar of Motives*. Berkeley, Los Angeles and London: U of California P, 1969.
- de Campos, Haroldo. "A poesia concreta e a realidade nacional." *Tendência*, no 4 (1962).
- . "Da razão antropofágica: diálogo e diferença na cultura brasileira." *Metalinguagem e outras metas* (1980).
- . "Poética Sincrônica." Dans *A Arte no horizonte do provável*. São Paulo: Perspectiva, 1969.
- . *O seqüestro do barroco na Formação da literatura brasileira*. Salvador, Bahia: Fundação Casa de Jorge Amado, 1989.
- . *Metalinguagem e outras metas*. São Paulo: Perspectiva, 1992.
- Candido de Mello e Souza, Antonio. *A Formação da literatura brasileira*. São Paulo: Martins, 1959.
- Carlyle, Thomas. *On Heroes, Hero-worship and the Heroic in History*. Nebraska: U of Nebraska P, 1966.